1
Le jour de la Cérémonie

En plus de celle du clocher, il y avait cinq horloges dans le village qui donnaient l'heure exacte, et mon père en possédait une. Elle était sur le dessus de la cheminée dans le salon, et tous les soirs avant de se coucher il prenait la clé dans un vase pour la remonter. Une fois par an, l'horloger venait de Winchester au petit trot sur un vieux cheval pour la nettoyer, la huiler et la régler. Après cela, il buvait une tisane de camomille avec ma mère en lui racontant les nouvelles de la ville et ce qu'il avait appris dans les villages qu'il avait traversés. Mon père, s'il n'était pas occupé au moulin, disparaissait à ce moment-là en faisant quelques réflexions méprisantes sur les commérages ; mais plus tard, dans la soirée, j'entendais ma mère lui rapporter les histoires. Il ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme, mais il les écoutait.

Le grand trésor de mon père, cependant, n'était pas l'horloge, mais la Montre. Celle-ci, horloge miniature avec un cadran de moins de trois centimètres de diamètre et un bracelet permettant de la porter au poignet, était conservée

dans un tiroir de son bureau fermé à clé. Il la sortait seulement pour de rares occasions, comme la Fête de la Moisson ou une Cérémonie. L'horloger n'avait le droit de la voir que tous les trois ans, et ces fois-là mon père restait près de lui à l'observer pendant son travail. Il n'y avait pas d'autre Montre dans le village, ni dans aucun des villages voisins. L'horloger avait dit qu'il y en avait plusieurs à Winchester, mais aucune aussi belle que celle-là. Je me demandais s'il le disait pour plaire à mon père, qui certainement aimait l'entendre, mais je crois que c'était vraiment un très bel ouvrage. Le corps de la Montre était d'un acier bien supérieur à tout ce qui pouvait sortir de la forge d'Alton, et le système à l'intérieur était une merveille de complexité et d'ingéniosité. Sur le cadran était imprimé *Anti-magnétique Incabloc*, ce qui devait être selon nous le nom de l'artisan qui l'avait faite autrefois.

L'horloger était venu la semaine précédente, et j'avais eu l'autorisation de le regarder un peu nettoyer et huiler la Montre. Ce spectacle me fascina, et après son départ mes pensées furent continuellement habitées par ce trésor désormais enfermé dans son tiroir. On m'interdisait bien sûr de toucher au bureau de mon père, et l'idée d'en ouvrir un tiroir clos n'aurait pas dû m'effleurer. Néanmoins, elle persistait. Au bout d'un jour ou deux, je fus obligé d'admettre que c'était seulement la crainte d'être pris qui me retenait.

Le samedi matin je me trouvais seul à la maison. Mon père était au moulin, occupé à moudre, et les domestiques

– même Molly, qui normalement ne quittait pas la maison dans la journée – étaient partis aider. Ma mère rendait visite à la vieille Mme Ash qui était mourante J'avais fini mon travail, et il n'y avait rien qui m'empêchât de sortir par ce beau matin de mai pour retrouver Jack. Mais ce qui m'occupait complètement l'esprit, c'était la pensée que j'avais une occasion de regarder la Montre, avec peu de crainte d'être surpris.

La clé, avais-je observé, était avec les autres dans une petite boîte près du lit de mon père. Il y en avait quatre, et la troisième ouvrit le tiroir. Je sortis la Montre et la contemplai. Elle ne fonctionnait pas, mais je savais qu'on la remontait et réglait la position des aiguilles grâce au petit bouton sur le côté. Si je la remontais seulement de deux tours, elle s'arrêterait assez vite, au cas où mon père voudrait la regarder plus tard dans la journée. Je le fis donc et écoutai son doux tic-tac régulier. Puis je mis les aiguilles à l'heure. Il ne me restait plus qu'à la fixer à mon poignet. Même attachée au dernier trou, la lanière de cuir était lâche ; mais je portais la Montre.

Ayant satisfait ce que j'avais pensé être une ultime ambition, je trouvai, comme c'est souvent le cas, qu'il me restait encore quelque chose à faire. La porter était un triomphe, mais être vu avec… J'avais dit à mon cousin Jack Leeper que je le retrouverais ce matin-là dans les vieilles ruines au bout du village. Jack, qui avait presque un an de plus que moi et devait être présenté à la prochaine Cérémonie, était la personne que j'admirais le plus

après mes parents. Sortir la Montre de la maison, c'était ajouter l'énormité à la désobéissance, mais, au point où j'en étais, ça m'était plus facile de l'envisager. Ma décision prise, j'étais prêt à ne pas perdre le temps précieux dont je disposais. J'ouvris la porte, enfonçai la main tenant la Montre dans la poche de mon pantalon, et courus dans la rue.

Le village était situé à un carrefour ; la route où se trouvait notre maison suivait la rivière (qui faisait tourner le moulin, bien sûr) et la seconde la croisait au gué. Près du gué, il y avait un petit pont de bois pour piétons, que je traversai vite en remarquant que la rivière était plus haute que d'habitude à cause des pluies de printemps. Ma tante Lucy approchait du pont au moment où je le quittai à l'autre bout. Elle me cria le bonjour et je lui répondis après avoir pris soin de changer de côté. La boulangerie était là, avec des plateaux de brioches et de gâteaux, et il était plausible que j'aille dans cette direction : j'avais deux ou trois pièces dans ma poche. Mais je la dépassai en courant et ne ralentis pas avant d'avoir atteint le point où les maisons se raréfiaient et finissaient par laisser place à la campagne.

Les ruines étaient à une centaine de mètres au-delà. D'un côté de la route s'étendait le pré de Spiller, avec des vaches en pâture, mais de mon côté il y avait une haie d'épines entourant un champ de pommes de terre. Je passai par une trouée sans regarder, absorbé par ce que j'allais montrer à Jack, et je fus surpris un instant plus tard par un cri derrière moi. Je reconnus la voix de Henry Parker.

Henry, comme Jack, était mon cousin – je m'appelle

Will Parker –, mais, contrairement à Jack, ce n'était pas un ami. (J'avais plusieurs cousins dans le village : les gens n'allaient généralement pas se marier loin.) Il avait un mois de moins que moi, mais était plus grand et plus fort, et nous nous détestions de si loin que je me souvienne. Quand nous en arrivions aux mains, comme c'était souvent le cas, j'étais physiquement dominé, et devais me fier à mon agilité et à ma rapidité si je ne voulais pas être battu. Avec Jack j'avais appris un peu la technique de la lutte, ce qui, l'année passée, m'avait permis de mieux me défendre. Ainsi, lors de notre dernier affrontement, je l'avais projeté suffisamment fort pour lui couper le souffle et le laisser pantelant. Mais pour la lutte on a besoin des deux mains. J'enfonçai la gauche plus profondément dans ma poche et, sans répondre à l'appel, je m'élançai vers les ruines.

Il était plus près que je ne le pensais cependant, et il courut derrière moi en vociférant des menaces. J'accélérai, me retournai pour évaluer mon avance, et glissai sur une plaque de boue. (Il y avait des pavés dans le village, mais quand on en sortait, la route était dans son mauvais état coutumier, aggravé par les pluies.) Je fis des efforts désespérés pour garder l'équilibre, mais n'y parvins pas, et je sortis mon autre main pour contrebalancer. En conclusion, la glissade s'acheva à plat ventre dans la boue. Avant que je puisse reprendre mes esprits, Henry s'agenouillait sur moi et appuyait sur ma nuque en m'enfonçant le visage dans la boue.